SARGINES,

OU

L'ELEVE DE L'AMOUR;

COMEDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE;

MÊLÉE DE MUSIQUE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Mai 1788.

Paroles de M. Montvel.

Mufique de M. d'Alayrac.



A AVIGNON,

Chez Jacques Garrigan, Imprimeur - Libraire, Place Saint-Didier.

M. DCC. XC.

PERSONNAGES.

PHILIPPE-AUCUSTE.

SARGINES, pere, | GUILLAUME DESBARRES, | GALON DE MONTIGNY, } Chevaliers.

SEIGNEURS de la ſuite de Philippe.

SARGINES, fils.

SOPHIE, niece de *S*argines:

PIERRE, pere d'Iſelle, veuf, amant de Genevieve.

GENEVIEVE.

ISIDORE.

ISELLE.

Payſans, Payſannes, Enfans.

Soldats Français, Anglais & Allemands.

Ecuyers.





SARGINES,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une campagne : on voit à la droite des Acteurs, un boſquet d'arbres, & un peu ſur le devant de la ſcène un banc de gazon ombragé par le petit boſquet. En face, eſt une ferme, & dans le fond du Théâtre, vers la gauche, un château-fort ſis ſur une montagne.

SCENE PREMIERE.

ISELLE, ISIDORE.

(Ils ſont aſſis ſur le banc ; Iſelle travaille, & Iſidore veut l'en empêcher).

ISIDORE.

LAISSE donc ton ouvrage.

ISELLE.

Oh ! non, Iſidore, je ne puis pas.

ISIDORE.

C'eſt-il donc tant preſſé ce que tu fais ?

ISELLE.

Oui, petit ami.... car, vois-tu, c'eſt une belle collerette pour mam'ſelle Genevieve, & c'eſt mon pere qui m'a dit : travaille, mon enfant, tu feras plaiſir à papa ; tu vois bien, Iſidore, qu'il faut travailler, & bien vîte.

ISIDORE.

Mais, en travaillant, on peut cauſer.

ISELLE.

Eh bien, cauſons.

ISIDORE.

Oui, & pour commencer, dis-moi que tu m'aimes.

ISELLE.

Bah ! je commence & je finis toujours par-là ; quand t'es auprès de moi, je te le dis ; quand t'es loin de moi, je le penſe.

ISIDORE.

C'eſt ben pis, moi, j'en rêve, & m'eſt avis que ton pere n'a pas le ſommeil plus tranquille que moi.

ISELLE.

Bah ! eſt-ce qu'il rêve auſſi, lui ?

ISIDORE.

C'eſt mam'ſelle Genevieve qui lui trotte dans la çarvel'.

Tiens, vois-tu, ma petite Iſelle,
Le v'la quand il eſt auprès d'elle.

ISELLE, *elle croiſe les bras.*

Oh ! c'eſt ben vrai, petit ami.

ISIDORE, *il fait le mouvement.*

Il regarde ainſi Genevieve,
Et ſa poitrine ſe ſouleve,
Vois-tu venir le gros ſoupir ?

ISELLE.

Ouf ! ... V'là-t-il pas qu'auſſi je ſoupire,
C'a s'gagne, on peut ben le dire.

ISIDORE.

Et s'il lui parle, il fait comm'ça,
Et puis la main, la main eſt d'là :
Il la regarde, il fait comm'ça,
Il prend la main, ſa main d'là ;
Il eſt un peu bourru ton pere,
Oh ! mais auſſi, ce n'eſt plus ça
Quand il parle à Geneviev' dà ;
Comme ſa voix eſt douce & claire,
Comm' al devient & douce & claire,
S'te voix qu'étoit pis qu'un tonnerre ;
Et Genevieve ? al' eſt ainſi.
(*Il a l'air de lui parler*).
Ah ! fais comm' elle, chere Iſelle.
(*Il lui place la main*).
La main ici, ta main ici :
(*Il la regarde*).
Ton œil plus tendre, encore plus tendre,
Ah ! c'eſt fort bien ainſi ;
Ah ! dis comm' elle, chere Iſelle,
Toujours je dirai comme lui,
Je te ſerai toujours fidelle,
Toujours tu me ſeras comm' elle.

ISELLE.

Oh ! c'eſt ben vrai, c'eſt vrai cela.
Faut pas dir' ça.
Comme ſa voix eſt douce & claire.
Tiens, la voici.
Si je ne fais pas bien, faut m'apprendre.
Moi je dirai toujours comm'elle
Dis, comme lui, petit ami ;
Je te ſerai toujours fidelle,
Toujours je te ſerai comm' elle.

ISELLE.

Ah ! ça, mais ſi mon pere eſt amoureux de Genevieve, par où qu'ça finira ?

ISIDORE.

Par où qu'ça finira ? mais par le mariage peut-être ben....

ISELLE.

Et nous qui nous aimons ſi gentiment, finirons-je t'i auſſi comme ça ?....

ISIDORE.

Parguenne, eſt-ce que ça peut finir autrement donc ? quand je ſerons plus âgés.

ISELLE.

J'ai bientôt quatorze ans.

ISIDORE.

Et moi quinze.... tu vois ben que ça ne peut par tarder long-temps.

ISELLE.

Non ſûrement, puis qui diſons ſur-tout, que pour ſe marier il faut être raiſonnable.

ISIDORE.

Eh ! ben, nous le ſommes.

ISELLE.

Pardi !

ISIDORE.

Par conſéquent, dans ſix mois j'pourrons être mariés.

ISELLE.

Mon Dieu, oui.

ISIDORE.

En attendant, veux-tu que je te baiſe la main ?

ISELLE.

Si je le veux.... tiens encore l'autre.

ISIDORE.

Oh ! comme ça me fait plaiſir !

ISELLE.

Et à moi donc.

ISIDORE.

J'pouvons ben auſſi nous embraſſer peut-être ?

ISELLE.

Certainement, g'nia pas d'mal à ça.

ISIDORE.

Du mal... ça fait tant de bien !

ISELLE.

Et pourtant le cœur me bat... vois...

ISIDORE.

Je ſuis tout tremblant : g'nia queuqu'un de not' connoiſſance à qui ça feroit ben profitab' de cauſer avec un autre queuqu'un comme j'venons là de faire tous deux.

ISELLE.

Qui donc ça ?

ISIDORE.

Not' jeune maître.

ISELLE.

Il eſt ben genti, ben doux, ben humain, mais il n'a pas de'ſprit.

ISIDORE.

Eh ben, morgué, quatre ou cinq petites converſations, comme

ça lui en bailleroient de l'esprit; je n'en ai jamais plus, moi, que quand je suis auprès de toi.

ISELLE.

Si la belle cousine de notre jeune maître vouloit....

ISIDORE.

La jolie niece du sire de Sargines, le pere du jeune gentilhomme ?

ISELLE.

Oui, madame Sophie, c'est celle-là qui est belle, qu'est sage, ben apprise & qu'a ben de l'amitié pour le petit cousin.

ISIDORE.

Ils sont, jarni, comme taillés l'un pour l'autre, nobles comme le Roi, pas plus parens qui ne faut pour être mari & femme, ben gentis tous deux ... mais l'pauv' p'tit cousin ... Ah ! dame, ça ne fait pas ouvrir la bouche....

ISELLE.

Oui, il auroit pourtant de si jolies choses à dire à madame Sophie.

ISIDORE.

Et quand il est auprès d'elle, le v'là, v'là ses bras, i' se dandine,... il la regarde,... il ouvre de grands yeux, ... & pas un mot.

ISELLE.

Il est si bien fait, & comme il marchoit.

ISIDORE.

Tiens, v'là son allure .... sembloit toujours qu'il alloit sauter un fossé.

ISELLE.

Te souviens-tu g'nia deux mois, Isidore, quand il voulut monter à cheval ... pat-à-trat.

ISIDORE.

G'nia morgué pas d'épée assez légere pour lui, le pauvre garçon, ... son bras n'a pas la force d'en lever une.

ISELLE.

Et madame Sophie, une jeune fille qui n'a pas dix-huit ans, y a-t-il d'estrier, y a-t-il palfroi qu'alle ne fasse aller, venir, trotter, galoper ni plus ni moins que le plus hardi écuyer ? ...

ISIDORE.

Et faut la voir, une lance au poing, courir & la briser contre la poitrine du plus fort chevalier, & la pesante épée après de-çà, de-là dans sa main, comme je ferois d'une petite baguette ; ce n'est pourtant qu'une femme.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SARGINES.

ISIDORE.

C'EST drôle cependant çà, que le sire de Ville Hardouin, fâché de n'avoir pas de fils, ait élevé sa fille comme il auroit fait le damoisel le plus vaillant.

ISIDORE.

Auſſi, comme le ſire de Sargines ſeroit content, ſi ce petit Sargines étoit ſa niece, & que par un miracle, madame Sophie pût devenir ſon fils.

ISELLE.

Hélas! ce bon, ce preux chevalier eſt un bien chagrin d'avoir un enfant comme ça....

ISIDORE.

Un enfant qui ne lui fera jamais d'honneur.

SARGINES, *paroiſſant.*

Il lui en fera, où il mourra à la peine.

ISELLE.

Ah! Monſeigneur.

ISIDORE.

Vous nous écoutiais!

SARGINES.

Vous m'avez traité bien durement.... Vous me mépriſez.... Tout le monde hait le pauvre Sargines... Oui, j'ai eu tort, je le ſais; oui, j'ai été ... j'en pleure ... mais ce n'étoit pas ma faute... Il y avoit là ... là un poids ... un nuage: je réparerai, oh! je réparerai tout.

ISIDORE.

Ah! Monſeigneur, pardon ſi....

ISELLE.

Je ne vous haïſſons pas, vous êtes trop bon, trop genti.

SARGINES.

J'avois peur, peur de tout ... un gentilhomme; je ne craindrois plus rien.

ISIDORE.

Si vous ſaviez.

SARGINES.

Moi ſavoir ... qu'eſt-ce que je ſais? qu'ai-je appris juſqu'ici? honte, honte à mon ignorance ... honte à ma pareſſe, honte à ma nonchalance ... mais il y a là ... là quelque choſe à préſent ... c'eſt à préſent que je veux ſavoir ... à préſent que j'apprendrai... Allez, mes amis, laiſſez-moi... Iſelle, ton pere, qu'il vienne, je veux lui parler. (*Ils ſortent*).

SCENE III.

SARGINES, *ſeul.*

HÉLAS! c'eſt près de vous,
O ma tant douce amie!
Que j'ai trouvé, Sophie,
Une nouvelle vie;
C'eſt dans ces yeux ſi doux,
O ma tant douce amie,
Que j'ai puiſé, Sophie,
Une nouvelle vie.

Un nuage épais
Obſcurciſſoit mon ame,
A tes nobles accens, mon cœur, mon cœur s'enflamme;
O ma Sophie! & je renais.

SCENE IV.

PIERRE, SARGINES.

PIERRE.

EH bien! quoique vous me voulez, not' jeune maître?

SARGINES.

Pierre... bon ami Pierre... où eſt ma belle couſine?

PIERRE.

Mais je la crois dans le château.

SARGINES.

Elle travaille peut-être... elle lit, elle écrit.....

PIERRE.

C'a s'pourroit fort bien... On ne peut pas vous ſoupçonner de çà, vous.

SARGINES.

Ah! Pierre! épargnes-moi.

PIERRE.

Un grand garçon comme vous... taillé... tatigué, ni pu ni moins que ce beau jeune gaillard en marbre qu'eſt à l'entrée de not' parc, qui vous tient un grand ſabre... ed'là, & qui ſemble dire: fuſſiez-vous cent mille, ſi vous faites un pas je vous extermine tous..... A votre âge ne ſavoir ni lire, ni écrire, pas même ſe battre....

SARGINES.

Depuis un mois, je croyois que tu n'avois plus de reproches à me faire... tes leçons....

PIERRE.

Oh! ſi ne s'agiſſoit que de ſe battre à coups de poing, je vous aurois bientôt montré ce genre d'eſcrime-là, moi; oh! j'y ſuis ſavant.

SARGINES.

Quand tu tiens une épée, cependant, & que tu frappes, tu as le bras bien lourd.

PIERRE.

Bah! je leve & je laiſſe tomber, je n'y entends pas plus de fineſſe... mais ſtapendant faut convenir que depuis quinze jours vous n'y allez pas non plus de main-morte.... Vous avez, ſarpejeu, une maniere de tortiller vot' fer... quand je l'crois là-haut, pan, le v'là qui me tombe ſur la cuiſſe & puis ſur le bras, & queuquefois ſur la tête... Allons, allons, ça commence à n'aller pas mal; mais qui guiable vous a montré s'te petite manigance-là?...

SARGINES.

Un maître!.. Ah! un maître... une ſeule leçon de lui; ....

ah ! comme cela profite. Je fais lire auffi, Pierre ; oh ! tu ne me gronderas plus. . . .

PIERRE.

Vous favez lire ?

SARGINES.

Oui . . . tiens, vois-tu ce livre-là, comment y a-t-il là ?

PIERRE.

Comment ? écoutez, ça n'eft pas aifé à déchiffrer, voyez-vous.

SARGINES.

Comment ? ne lit-on pas cela couramment ? Il y a là Sophie.

PIERRE.

Il y a là Sophie ?

SARGINES.

Oh ! je n'ai pas eu du tout de peine à apprendre ce nom-là ! mais je fais écrire auffi.

PIERRE.

Bah !

SARGINES.

Tu vas voir . . . tiens, j'ai fur moi une tablette. . . . Comment y a-t-il là ?

PIERRE.

Comment il y a là ? . . . y a là . . . ah ! fi vous ne m'aidez pas un peu. . .

SARGINES.

C'eft cependant bien aifé. . . Il y a là Sophie . . . eft-ce que je pourrois écrire autre chofe ?

PIERRE.

Oh ! mon Dieu, que je fuis donc content d'avoir entrepris votre éducation ! c'eft pourtant mon ouvrage, toute s'te fcience-là.

SARGINES.

Ton ouvrage . . . Oh ! que non . . . C'eft l'ouvrage de . . . (*en frappant fur les tablettes & en montrant du doigt le nom de Sophie*). Ah ! c'eft bien doux d'apprendre comme cela.

PIERRE.

Ne badinons pas, s'il vous plaît, tous les maîtres qu'on vous a baillés, n'ont-ils pas dit tretous que vous étiez un bon enfant, mais que c'étoit peine perdue de vouloir vous montrer quelque chofe ?

SARGINES.

Hélas ! j'ai rebuté tout le monde.

PIERRE.

Quant vot' pere a vu que perfonne ne vouloit plus fe charger de vous, & qu'il étoit décidé que vous ne fauriez jamais rien, n'eft-ce pas moi qu'il vous a donné pour précepteur ?

SARGINES.

Oui.

PIERRE.

Eh bien, ce que vous favez à préfent, c'eft donc moi qui vous l'ai appris. . . . Ah çà, n'allez pas dire à Monfeigneur, quand il

arrivera, que l'écriture, que la lecture, le cheval & l'escrime, c'est d'un autre que tout ça vous viant.

SARGINES.

Mais tu ne sais ni lire, ni écrire, comment pourra-t-il croire?.

PIERRE.

Allons donc, est-ce que c'est la premiere fois qu'on montre aux autres ce qu'on ne sait pas soi-même.

SARGINES.

Mon pere!... ah! je désire & je tremble de le revoir.

PIERRE.

Il est dans not' voisinage, & n'a pas voulu passer par ici, tant il est fâché contre vous. Tout ce pays-ci est plein d'Anglois, d'Allemands, de démons qui mettront tout à feu & à sang... queuqu'un de ces jours ils viendront brûler not' bon vieux château.

SARGINES.

Le brûler! Sophie y est... le brûler... non, non, ou je serois mort.

PIERRE.

Tant y a qu'on dit que not' bon roi Philipe, que j'appelons Auguste, parce qui nous défend, qui nous protege, qu'il a déjà bien rossé tous ces vauriens-là, & qu'il les rossera encore si Dieu lui prête vie & santé; tant y a, dis-je, que ce brave prince & queuques douzaines de preux chevaliers de ses amis vont venir dans ces cantons-ci, dans huit jours, demain, aujourd'hui peut-être, & qui vous travailleront de la bonne magnere, & l'empereur Othon, & le roi Jean, & le comte de Flandres, & tous ces enragés-là, qui voudriont écornifler l'héritage de not' bon roi; vous concevez bien que vot' brave pere les a déjà dévancés. Il est campé près de Bovines; & si g'nia queuques tapes à donner ou à recevoir, il voudra certainement en avoir sa part.

SARGINES.

Pierre, on dit que le roi passera par ici pour se rendre à l'armée, & que mon pere viendra le recevoir. Comment me traitera mon pere?... je l'aime, mais je le crains si fort.... je n'oserai jamais lui parler comme je te parle à toi.

PIERRE.

Il faut parler, not' jeune maître; l'homme est fait pour ça, il en a besoin à tout âge, par tout, avec tout le monde; faut que vous appreniez à parler à des soldats, quand vous les menerez vaincre nos ennemis, faut que vous appreniez à parler à un roi quand vous serez bien battu & que le nôtre vous dira: Sargines, je suis content de toi; faut que vous sachiez l'y répondre: Sire: g'nia pas de quoi; quand on est Français & qu'on se bat pour la patrie, il faut vaincre ou mourir. Faut que vous appreniez à parler à une jolie femme, ou pour l'y dire ben poliment: Madame, aimez-moi, s'il vous plaît; ou pour la remercier ben gentiment de ce qu'elle vous aime.

PREMIER COUPLET.

Regard vif & joli maintien,
Si vous voulez se font comprendre,
Mais je le dis, je le soutiens,
Faut parler pour se faire entendre:
Ce n'est tout que brûlans désirs,
Près de l'objet dont on affole,
Ce n'est tout que tendres soupirs,
Ce n'est tout que brûlans désirs,
Que fau-il encor ? la parole.

SECOND COUPLET.

On ne peut pas toujours aimer,
Y prétendre seroit folie;
Le temps, malgré nous, vient calmer
Ce feu qu'attisoit douce amie.
Peindre ce qu'on a dû sentir,
Du repos des sens nous console;
Ce que le cœur eut en plaisir,
Ce que le cœur a dû sentir,
Qui peut l'exprimer ? la parole.

TROISIEME COUPLET.

On vieillit, c'est un sort fâcheux,
Plus alors de muet langage;
Le feu brillant des plus beaux yeux,
S'éteint sous les glaces de l'âge:
Adieu faut dire aux vifs désirs,
Adieu beautés dont on affole,
Adieu l'amour, adieu plaisir,
Adieu faut dire aux vifs désirs,
Que nous reste-t-il ? la parole.

PIERRE, *continue après la chanson.*

Mais, est-ce que je me trompe ? entendez-vous le bruit des tambours & des trompettes ?

SCENE V.

ISELLE, ISIDORE, SARGINES, PIERRE.

ISELLE.

Mon pere, mon pere, venez-là, de dessus la hauteur on voit briller des lances, des boucliers, des épées.

PIERRE.

De ce côté ?

ISIDORE.

Oui.

ISELLE, *qui est montée sur la hauteur.*

Ce sont des Français, des Français..... je reconnois la banniere....

SARGINES, *ils courent tous deux du côté où le bruit se fait entendre.*

Des Français !... des guerriers ! ah ! que je voudrois bien les suivre, les imiter... combattre sous leurs yeux.

PIERRE.

C'a ne tardera morgué pas, puiſque vous en avez le déſir . . . mais, not' jeune maître, faut que vous faſſiez les honneurs du château à ces braves hommes d'armes qui nous arrivent . . . . Ce n'eſt pas le tout de ſavoir lire & écrire, *primò* d'abord, & d'une, c'eſt qu'il faut être poli. Remontons là haut, & ſongeons.

SARGINES.

(*On voit Sophie & Genevieve deſcendre de la montagne.*)

Voilà ma couſine... Pierre, voilà Sophie. Oh! comme elle eſt belle!

PIERRE.

Voilà Genevieve, Monſeigneur . . . . Voilà Genevieve, ah! comme elle eſt jolie!

SARGINES.

Regarde donc qu'elle a bonne grace, comme elle marche avec nobleſſe!

PIERRE.

Et Genevieve . . . . ce petit pas dégagé . . . s'te maniere de trotter gentiment.

SARGINES.

A côté de Sophie . . . . moi . . . . j'ai l'air bien gauche, n'eſt-ce pas?

PIERRE.

Et auprès de Genevieve, comme je parois lourdaud; pas vrai, Monſeigneur?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, GENEVIEVE.

(*Les quatre acteurs s'approchent lentement*).

SOPHIE, *timidement.*	SARGINES, *timidement.*	PIERRE, *gaiement.*	GENEVIEVE, *gaiement.*
Bon jour, petit couſin.	Bon jour, belle couſine.	Bon jour, petit lutin, Dont l' minois me lutine. (*Il eſt embarraſſé*).	Ami Pierre, bon jour.
		Morgué, c'que c'eſt que l'amour: V'là que je ne ſais plus que dire.	Ami, ce n'eſt pas bien. De me regarder & de rire.
Vous ne me dites rien?	Je regarde & j'admire.	Oui, je ris, j'en conviens, Mais c'eſt d'plaiſir, l'plaiſir eſt bien.	

Soupirer, moi, je n'en ſais rien.
Entendez-vous le bruit de guerre,
Par l'écho des monts répété ?
Aux ennemis de la patrie,
On va préſenter les combats ;
Tout Français expoſe ſa vie,
Pour le Roi dont il ſuit les pas.
Et vous, Sargines, vous ne combattrez pas ?
Non, ne craignez pas que Sophie,
Sargines, vous humilie ;
Sargines un jour ſera vainqueur.
D'un affreux ſoupçon qui l'outrage ;
La gloire eſt au fond de ſon cœur,
L'y découvrir eſt mon ouvrage.
Oui, Sargines ſera vainqueur.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?
Hélas ! il annonce mon pere,
Ah ! que mon cœur eſt agité !
Tout Français expoſe ſa vie,
Pour le Roi dont il ſuit les pas !
Et vous Sophie... ah ! ne m'accablez pas !
Quoi ! je viens d'entendre Sophie,
C'eſt Sargines qu'elle humilie !
L'y découvrir eſt votre ouvrage.
La gloire eſt au fond de ſon cœur.

D'ſang froid je verrai la guerre,
Jarni j'y jouerois des deux mains,
Et je vois dans vos yeux, ma chere,
Les ſeuls ennemis que je crains.
Je ſerai le vainqueur
Du gentil objet qui m'engage,
Rien n' manq' à mon ouvrage,
De l'amour ſeul il eſt l'ouvrage.
Rien n' manq' plus à mon bonheur.

Moi ; j'ai peur, grand' peur de la guerre,
Et n'ai pas de ſi beaux deſſeins ;
Regarde mes yeux, ami Pierre,
C'eſt bien à tort que tu les crains.
Pierre étoit mon vainqueur,
Te le cacher ſeroit outrage,
Jouis de ton bonheur,
De l'amour ſeul il eſt l'ouvrage ;
Eh ! oui, Pierre étoit mon vainqueur.
Que rien n' manq' à ton bonheur.

SOPH

On vient.

PIERRE.

C'eſt tout le village ; ils accourent au-devant de ces bons ſoldats qui, ſi gaiement vont ſe faire tuer pour nous.

SOPHIE.

Petit cousin, n'ayez donc pas l'air triste comme cela....

SARGINES.

Vous allez voir des braves, . . . des preux Chevaliers. . . . Sophie leur comparera Sargines.

SOPHIE.

Non pas, ce Sargines que je plaignois il y a deux mois, mais le Sargines que je vois ici, qui gémit sur son malheur passé, qui veut le réparer, en qui le feu du courage commence à s'allumer, qui s'instruit, qui pense, qui marchera bientôt l'égal des preux Chevaliers qu'il va voir; ce Sargines là, c'est mon cousin, mon ami, il ne sauroit perdre aux comparaisons que je pourrois faire.

SARGINES.

Aimable & généreuse Sophie ... j'oserai donc lever les yeux, puisque je ne vous fais pas rougir.

SCENE VII,

LES PRÉCÉDENS, MONTIGNY, CHŒUR de Paysans & de Paysannes.

PIERRE.	PAYSANNES, ISIDORE ISELLE & GENEVIEVE.	PAYSANS,	SOLDATS.
Honneur à nos fiers défenseurs, Gloire à nos vengeurs, Que le ciel veille sur leur vie, Ils vont sauver la patrie: Honneur & gloire à nos vengeurs.	Honneur, &c.	Honneur, &c.	Plus de frayeurs, plus de terreurs, Que l'espérance renaisse dans les cœurs; Le Roi s'avance, nous reviendrons vainqueurs: Vive la France, vive l'honneur.

MONTIGNY.

Je vous revois enfin, jeune & belle Sophie,
Pour l'heureux Montigny, quel instant précieux!
Mais plus à ses regards vous êtes embellie,
Plus il craint pour son cœur ce qui charme ses yeux.

RÉCIT.

Daignez recevoir cette lettre,
C'est de la part du Roi que je dois la remettre:
De vous va dépendre mon sort;
Vous tenez dans vos mains, ou ma vie, ou ma mort.

SOPHIE, *pâle, tremblante, ouvre la lettre & lit:*

« Je n'ai pas dû oublier la fille du brave Ville-Hardouin, d'un
» preux & bon chevalier qui servit bien sa patrie, & qui mourut
» pauvre. Celui qui vous remettra cette lettre, aimable Sophie,
» est un vaillant soldat que j'aime, & dont la fortune est assurée,

» puiſque j'en fais le plus doux de mes ſoins. Regardez-le comme » votre époux, & que le ciel favoriſe une union qui me plaît, & » dont je vais preſſer l'inſtant ».

PHILIPPE.

SARGINES, *à part.*

Juſte ciel! & je vis encore?

SOPHIE.

Aux bontés dont le Roi m'honore,
A vos ſoins empreſſés,
Mon trouble dit aſſez
Que je ne puis répondre encore,
De ces vœux imprévus qu'un maître me deſtine.
Souffrez, Seigneur, ſouffrez que mon cœur effrayé,
Quelques inſtans, du moins, en ſecret s'examine,
Avant que pour jamais il ſe trouve lié.

MONTIGNY.

Je ſais trop ce que je vous dois,
Pour moi vos déſi s ſont des lois.
Je vole où la gloire m'appelle,
L'Anglois va tomber ſous mes coups,
A vos pieds je reviens fidèle,
Où je mourrai digne de vous.

SOPHIE.	SARGINES.	MONT.	PIERRE.	Payſans	SOLD.
Hélas! il revient vainqueur & fidèle, Il revient être mon époux. Je cede à ma peine mortelle. O mon roi! que m'ordonnez-vous? Votre amitié m'eſt plus cruelle. Que n'eût été votre courroux.	Son époux! A ſes pieds il revient fidèle! Il revient être ſon époux; Honte pour moi toujour nouvelle, Il revient vainqueur & fidèle; Il revient être votre époux.	Je vole, &c.	Volez, la gloire vous appelle, L'Anglois va tomber ſous vos coups. Pour un peuple à l'honneur fidèle, La gloire eſt le bien le plus doux.	Payſannes, ISIDORE, ISELLE & GENEVIEVE. Volez, &c.	Volons, &c.

(*Les troupes défilent, Galon de Montigny prend & baiſe reſpectueuſement la main de Sophie; Sargines fait un mouvement qui décele ſa jalouſie; Sophie après avoir fait quelques pas ſe retourne, & pour con-*

ſoler Sargines, elle lui donne l'autre main avec un air de bonté. Les Payſans toujours chantant accompagnent le détachement.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISELLE, *ſeule.*

courant.

ISIDORE, Iſidore ... où eſt-ce qu'il eſt donc fourré ? pas chez ſon pere ... pas dans le village ... pourquoi donc eſt-ce qu'il me manque quelqu' choſe quand ce fripon là n'eſt pas avec moi ?

PREMIER COUPLET.

Toujours à ma penſée
Mon cher Iſidore eſt préſent;
Un moment délaiſſée,
Me v'là toute je ne ſais comment:
Pour lui toujours mon cœur ſoupire;
Mon Iſidore eſt ſi genti !
L'penchant qui nous attire,
S'aimer & ſe le dire,
Ah ! c'eſt joli, mais ben joli; } *bis.*
Moi, j'ſuis d'avis qu'c'eſt très-joli. }

SECOND COUPLET.

Nous grandirons, j'eſpere,
Il ſera, lui, haut comme ça; (*le geſte*).
La taille de ma mere,
Je l'aurai, moi, j'arriverai là. (*le geſte*).
Puis le moment du mariage,
L'plaiſir après l'ouvrage.
Ah ! c'eſt joli, mais ben joli; } *bis.*
Moi, j'ſuis d'avis qu'c'eſt très-joli. }

V'là Monſeigneur qui vient, peut-être qu'il me dira, lui. . . . . .

SCENE II.

ISELLE, SARGINES.

ISELLE.

MONSEIGNEUR, ſavez-vous où eſt Iſidore !

SARGINES.

Non.

ISELLE.

Il eſt faché, je me ſauve.

SARGINES, *ſeul.*

Je ne ſais où je vais .... je ne ſais où je ſuis .... il ſe paſſe là (*montrant ſon cœur & ſa tête*) quelque choſe d'incomprehenſible;

je

je pleure .. ; mon cœur palpite ... il eſt toujours devant mes yeux ce Montigny ... que le Roi deſtine à ma couſine ... qui la mérite, car il ſert ſa patrie ... & moi ... pleure, pleure, Sargines ... Sophie, ah ! Sophie. (*Il tombe ſur le banc de gazon, abymé dans ſa douleur*).

Je l'apperçois, fuyons ... & du moins avant de paroître à ſes yeux ... calmons un peu le trouble qui m'agite.

SCENE III.

SOPHIE, GENEVIEVE.

SOPHIE.

N'EST-CE pas Sargines que je viens d'appercevoir ?

GENEVIEVE.

Eh ! mais oui, c'eſt lui-même ... miracle ! madame, prodige ! il court.

SOPHIE.

Eſt-ce moi qu'il fuit ?

GENEVIEVE.

Oh ! mon Dieu, vous ſavez bien que dans tout ce qu'il fait, il n'y a jamais d'intention.

SOPHIE.

On ſe trompe peut-être beaucoup dans l'opinion qu'on a de lui.

GENEVIEVE.

Cela ſe peut ; mais du moins il n'y a que vous qui ayiez la bonté de le penſer.

SOPHIE.

Abandonné de tout le monde & relégué dans ce château ſolitaire, il n'a que moi pour le conſoler.

GENEVIEVE.

Mais ſongez donc quel chagrin mortel pour le brave Sargines, pour votre oncle, d'avoir un fils inhabile à tout, inſenſible à la gloire, à l'honneur ; quel preux chevalier peut ſoutenir l'idée d'avoir donné le jour à un être inutile à ſa patrie ?

SOPHIE.

Eh ! falloit-il ſe rebuter ſi-tôt ? Un fils n'a-t-il pas droit à quelque indulgence ? Un développement tardif doit-il décourager un pere ? ... Mon oncle, exemple d'honneur, de bravoure & de loyauté, s'il y joignoit la patience & la douceur, ſeroit un mortel accompli.

GENEVIEVE.

A propos, que penſez-vous du brave Montigny ?

SOPHIE.

Ce que j'en penſe !

GENEVIEVE.

Convenez que le Roi en vous le deſtinant pour époux, s'ac-

quitte bien de ce qu'a fait pour lui votre pere.... Ah! que vous allez être heureuse !

SOPHIE.

Heureuse !

Si l'hymen a quelques douceurs,
Les tiendroit-il de la richesse ?
Que lui font de tristes honneurs ?
Rien ne remplace la tendresse.
Un grand Roi
Dispose aujourd'hui de ma foi,
Par le plus brillant hyménée
Il veut me rendre fortunée :
Moi, je ne crois point au bonheur
Dont la source n'est point au cœur.
Si l'hymen a quelques douceurs, &c.

GENEVIEVE.

C'est-à-dire, que la jolie figure, la vaillance, la richesse du sire de Montigny, sa main qu'il vous offre, & la faveur dont le Roi l'honore ... tout cela c'est du bien perdu.

SOPHIE.

Et perdu sans retour; on n'obtiendra ma foi qu'après avoir obtenu mon cœur.

GENEVIEVE.

Et ce cœur, Madame, vous appartient-il encore ?

SOPHIE.

Je crois qu'oui.

GENEVIEVE.

Ah! voilà un je crois ... qui ne me permet plus de douter.

SOPHIE.

Quoi ! tu penserois ? ...

GENEVIEVE.

Est-ce que par hasard ... le jeune Sargines ? ...

SOPHIE.

Lui, Genevieve, c'est mon cousin.

GENEVIEVE.

Oh ! petit cousin. . .

SOPHIE.

Je l'aime d'amitié ... mais comment peux-tu soupçonner ... tu le trouves si gauche ... si borné...

GENEVIEVE.

S'il parvient à aimer, le désir de plaire lui donnera bientôt de l'esprit & des graces.

SCENE IV.

PIERRE, SOPHIE, GENEVIEVE.

PIERRE.

MADAME, un pauvre jeune homme, bien honteux, bien chagrin, qui n'ose paroître devant vous, & qui en a grande envie,

demande à deux genoux la permiſſion de venir vous conter ſes petites peines.

SOPHIE.

Eſt-ce que mon couſin ne ſait pas avec quel plaiſir je le vois toujours ?

PIERRE.

C'eſt que, voyez-vous, v'là la confuſion qui l'y reprend de plus belle, attendu que le Roi, à c'qu'on prétend, arrive au camp drès aujourd'hui, qu'il paſſera devers ici, parce que c'eſt ſon chemin, què Monſeigneur de Sargines qu'eſt avec le reſte de l'armée près de Bovines, viendra le recevoir ici, qui g'nia à parier que le Roi l'y dira : montre-moi ton fils, & que not' jeune maître qui ſait bien n'être pas trop bon à voir, voudroit bien que ſon pere ne fît pas ce petit cadeau-là à Sa Majeſté.

GENEVIEVE.

Oh ! il peut ſe préſenter, ami Pierre, nous venons d'avoir une converſation qui ne l'auroit pas chagriné s'il l'avoit entendue.

PIERRE.

Allons, mam'ſelle Genevieve, ſur vot' caution je m'en vais vous l'amener, lui, ſa douleur, ſes beaux projets & mon amour que je vous rapporte avec lui. (*Il ſort*).

SCENE V.

SOPHIE, GENEVIEVE.

SOPHIE.

JE ne ſais pas pourquoi j'appréhende la converſation que je vais avoir avec mon couſin. N'as-tu pas remarqué ; Genevieve, comme il étoit triſte quand le ſire de Montigny m'a préſenté la lettre du Roi ?

GENEVIEVE.

Oui, je me ſuis apperçue que vous n'aviez pas l'air plus gai que lui.

SCENE VI.

SARGINES, SOPHIE, PIERRE, GENEVIEVE.

SARGINES.

MA couſine ... me voilà.

GENEVIEVE.

Grande nouvelle.

SOPHIE.

Pourquoi Sargines craint-il d'aborder ſon amie ?

SARGINES.

C'eſt que je n'ai jamais eu tant de chagrin ... & que comme je n'ai pas beaucoup d'eſprit ... j'en ai encore moins quand je ſuis bien triſte.

SOPHIE.

En me disant la cause de vos peines, peut-être parviendrai-je à les calmer.

SARGINES.

Oh! la cause... je sens & je ne puis dissimuler mes torts... Qu'il est dur d'avoir à rougir devant sa cousine!... qu'il est cruel d'être haï de son pere!...

SOPHIE.

Non, votre pere ne vous hait pas...

SARGINES.

Il le doit, car je le mérite... & cela est bien affligeant... Je sens si vivement à présent combien il est doux, combien l'on a besoin d'être aimé...

GENEVIEVE.

Ce qu'il dit là n'est pas d'un mal-adroit.

PIERRE.

Je vous dis qu'à présent qui me fréquente, il n'est pas reconnoissable.

SOPHIE.

Avec de pareils sentimens, vous mériterez bientôt d'obtenir ce que vous souhaitez...

SARGINES.

Ah! si je ressemblois à Montigny, j'aurois bientôt, je crois, lieu d'espérer qu'une personne charmante me distinguât...

SOPHIE.

Si vous lui ressembliez, tout aimable qu'il est, je ne serois jamais la personne dont vous parlez.

SARGINES.

Ah! belle cousine, que vous me donnez de joie!... Vous ne l'épouserez donc point?

SOPHIE.

Jamais.

SARGINES.

Mais si le Roi s'obstine.

SOPHIE.

Le Roi est juste & bon; il sait que son pouvoir ne s'étend pas sur les affections de l'ame; il ne peut pas vouloir mon malheur.

SARGINES.

Votre malheur!... Oh! comme je vais me livrer à l'étude, comme je vais réparer mes fautes!

SOPHIE.

C'est alors que vous retrouverez le cœur de votre pere... alors vous mériterez qu'une femme vous distingue...

SARGINES.

Et ma cousine alors sera-t-elle cette femme adorable... dont elle parle?

SOPHIE.

Avez-vous regardé ce livre, que j'ai remis entre vos mains.

SARGINES.

Oui, sûrement.

SOPHIE.

Voulez-vous que nous le lisions ensemble ?

SARGINES.

Si j'hésite ... si je fais des fautes ... vous ne vous moquerez pas de moi !

SOPHIE.

Sophie se moquer de son ami ! ... Asseyons-nous ici.

PIERRE.

Je crois que j'en pourrions bien faire autant, je causerons plus commodément, qu'en dites-vous, mam'selle ?

GENEVIEVE.

Je suis de ton avis; je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire.

PIERRE.

Voyons, apprenez-moi à lire aussi, à moi.

GENEVIEVE.

Dans quel livre ?

PIERRE, *montrant le cœur de Genevieve.*

Dans eelui-là ... Ah ! le joli grimoire á déchiffrer !

QUATUOR.

SARGINES,	SOPHIE.	PIERRE.	GENEVIEVE.
(ouvre le livre pour lire. Ce qui est souligné se lit dans ce livre. Il lit).			
(*Onc n'avez-vu ..., de votre vie,*			
œil plus charmant	*œil plus charmant*		
(vivement). *Que l'œil de ma Sophie.*	*Que l'œil de ....*	Ah ! mon Dieu, le joli ruban ?	Prends-le donc le joli ruban !
Ce mot est un mot charmant,	C'est mon nom, Ah ! quel trouble étonnant !	Je veux le porter tout' ma vie,	Le voilà s'il te fait envie.
Celui-là se lit aisément; Je ne l'oublierai de ma vie.	Je ne l'éprouvai de ma vie.	En revanche aussi du ruban, Reçois ce bouquet galant.	Comment donc, rien n'est plus galant, Troc d'un bouquet contre un ruban.
L'éclat de son teint Est la fraîche rose, Qu'aurore au matin Vient de voir éclose.			
Son éclat n'a que peu d'instans; Mais le vôtre est de tous les temps.	Vous interrompez souvent, On perd le fil. Ah ! quel trouble, &c.		
(On le reprend). Quel moment charmant,			

Je ne l'oublierai de ma vie.			
(*haut*).	(*haut*). (*à part*).		
Continuons : ô trouble extrême !	Continuez : ô trouble extrême !		
Que son parler Oh ! doux.	*Est doux.*		
L'adorer est un bien suprême,			
Le lui dire est le bonheur même.			
Vous l'éprouvez tous ;			
Mais je suis plus heureux que vous.			
Elle me dit, elle me dit,	*Je t'aime.*		
Comment avez-vous dit ?	*Je t'aime.*		
Ah ! que ce mot est doux !			
Je veux le prononcer moi-même,	Oui, ce mot est bien doux !	Oui, ce mot est bien doux.	
Je t'aime, je t'aime, je t'aime.	Entendez-vous ?	Entendez-vous ?	Entendez vous ?
Ah ! répétez encor.	Je t'aime.		
Qui parle du livre ou de vous ?			
Ah ! Sophie, je vous aime,	Ah ! Sargines, oui je vous aime.		
Et pour la vie, ah ! dites-le de même.	Pour la vie, c'est vous que j'aime.		
O douce ivresse du bonheur !	O douce ivresse, &c.	Non, l'amour n'est point une erreur.	Non l'amour, &c.
Ah ! ne quitte jamais mon cœur.			
Doux moment, Sophie !	Doux moment, Sargines !		
Ah ! l'instant du bonheur,	Ah ! l'instant, &c.	Ah ! l'instant, &c.	Ah ! l'instant, &c.
Est l'instant où l'on aime.			

(*Pierre & Genevieve s'éloignent & se promenent sur la montagne, toujours aux yeux du public ; ils regardent fréquemment vers le côté par lequel Sargines pere est censé devoir arriver*).

SOPHIE.

Vous m'avez arraché mon secret... je ne me repends pas de l'avoir trahi... Vous serez digne, ô mon ami ! du pur amour que vous m'avez inspiré.

SARGINES.

Eh! qui a pu vous intéresser en moi?

SOPHIE.

Votre malheur, l'abandon où vous étiez de tout le monde, & un pressentiment que j'aime... un pressentiment qui m'annonce qu'un jour l'objet de ma tendresse illustrera le nom de ses aïeux.

SARGINES.

Oui, Sophie... oui je mériterai les sentimens dont m'honorent & la vertu & la beauté.

SOPHIE.

Mais ne nous flattons point, Sargines... nous ne serons jamais l'un à l'autre.

SARGINES.

O ciel! Quoi! l'heureux Montigny?...

SOPHIE,

Quand Sargines a mon cœur, doit-il penser qu'un autre puisse obtenir ma main? Non, mon ami, non; votre pere, le Roi lui-même, le monde entier ne contiendront jamais mon ame: je vous aime, & jusqu'à la mort je vous aimerai sans espoir. Je suis sans bien; votre fortune est immense; votre pere n'approuvera jamais une union que l'intérêt rend impossible; mais je rends grace à l'amour que j'ai fait naître en votre ame, s'il vous arrache à l'indolence où jusqu'ici vous avez vécu. Aimez-moi, tant que ce sentiment sera nécessaire chez vous au développement de l'esprit & du cœur, aimez-moi, tant que mon image servira de mobile à vos grandes actions; aimez-moi, tant que je contribuerai à vous faire aimer la gloire, & cessez de m'aimer quand vous aurez contracté l'habitude de l'héroïsme & des vertus.

SARGINES.

Sargines cesser d'aimer Sophie! Mon ame vient de concevoir l'idée de la vertu, du véritable honneur, Sophie, & ces deux sentimens sont inséparables. La vertu, l'honneur & Sophie vivront-là, (*montrant son cœur*) tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines.

SOPHIE.

O mon ami! aimable compagnon de mon enfance! que cet élan d'une ame généreuse est doux à votre amante! Qu'un jour, dans la retraite profonde où s'écoulera ma vie, je m'applaudirai du succès de mes soins! Le bruit de vos hauts faits parviendra dans ma solitude; il en adoucira les ennuis; je m'énorgueillirai de vos triomphes, & je dirai: c'est à l'amour que Sargines eut pour moi, que ma patrie doit aujourd'hui son salut & sa gloire. Oui, Sargines, un jour vous monterez au temple de l'honneur, un jour vous serez élevé au noble grade de chevalier.

SARGINES.

Sophie... j'en deviendrai digne, j'oserai y prétendre.

SOPHIE,

Il faut le mériter. Souviens-toi qu'un bon, qu'un vrai chevalier n'existe point pour lui; il vit pour sa patrie, pour son Roi, pour

les infortunés ; son bras doit toujours être armé pour secourir l'innocence qu'opprime l'injustice , pour défendre la veuve, le pauvre, l'orphelin : sa fortune n'est point à lui ; elle appartient à tous les malheureux. Dieu, l'honneur , ta patrie, ton Roi & la dame de tes pensées. . . .

SARGINES.

Sophie! Sophie !

SOPHIE.

Eh bien ! oui , Sophie . . . voilà ce qu'il faut sans cesse avoir devant les yeux. Persuade-toi qu'ils te suivent, qu'ils t'observent , qu'ils lisent dans ton ame ; & juge après cela si rien t'est permis de ce que l'honneur désapprouve.

SARGINES.

Oui , quoique je fasse , je dirai : Sophie est là, Sophie me voit, Sophie applaudiroit-elle à cette action ? Si je puis m'en flatter , je serai sûr de moi-même & des autres.

SOPHIE.

Ne souffrez jamais qu'un téméraire ose inculper devant vous un sexe sans défense , & qui n'a que vous pour protecteur, appui de votre enfance, charme de vos beaux jours , votre unique consolation dans la vieillesse. Que de titres sacrés parlent pour vous au cœur de l'honnête-homme ! . . . . Les femmes . . . . ah ! malheur au mortel corrompu qui se plaît à les avilir ; il faut les respecter toutes. . . .

SARGINES.

Et n'aimer que Sophie ! . . - Grand Dieu ! c'est devant toi que je le jure.

SOPHIE.

Sargines, cher Sargines ! . . . Mais on attend le Roi ; & votre pere , campé près de Bovines , viendra sans doute ici le recevoir. . . . . Sargines, aux yeux de votre pere, bannissez cette timidité qui jusqu'ici vous a perdu dans son esprit : me le promettez-vous ?

SARGINES.

Vous avez élevé mon ame, ce cœur , je le sens, est susceptible désormais des sentimens les plus généreux. . . . Mais un regard de mon pere me fait trembler ; il s'est montré si sévère envers moi ! un mot de lui , j'en suis sûr , va brouiller toutes mes idées.

SOPHIE.

Me trompé-je ? N'appercevez-vous pas à travers ces arbres, au pied de la montagne , un chevalier armé qu'accompagne un seul écuyer ? Il descend de cheval . . . Pierre & Genevieve lui parlent ? c'est votre pere , il s'avance vers nous.

SARGINES.

Mon pere ? Ah ! de quel œil va-t-il me voir ! comment me traitera-t-il ?

PIERRE.

Non, Monseigneur, le Roi n'a point encore paru , je le re-

connoîtrions ben, peut-être, quoique je ne l'ayons jamais vu: un Roi....

SARGINES.

Que tous mes vaſſaux ſe tiennent prêts à le recevoir... Où eſt ma niece?

GENEVIEVE.

La voilà, Monſeigneur... (*aux Payſans qui paroiſſent*). Arrivez, arrivez.

PIERRE, *parlant à quelques Payſans qu'il voit ſur la montagne.* Ecoutez-moi, vous autres.

SCENE VII.

Les Précédens, SARGINES pere, ſon ÉCUYER, ISELLE.

SARGINES, pere.

(*Il apperçoit Sophie qui court ſe jetter à ſes pieds; il la releve & la preſſe dans ſes bras*).

Viens dans mes bras, viens, ma Sophie.

(*Sargines fils s'approche timidement de ſon pere, & la frayeur qui s'empare de lui de plus en plus à chaque inſtant, lui rend toute la peſanteur & la mal-adreſſe qu'il avoit au commencement de la piece*).

SARGINES, fils.

Mon pere!...

SARGINES, pere.

Ces lieux que vous habitez, où vous m'avez tant de fois fait rougir, & que j'avois juré de ne plus revoir, me montrent-ils enfin un fils digne de moi? Auriez-vous ouvert les yeux ſur le déshonneur dont vous couvrez mon nom? Répondez.

SARGINES, fils.

Mon pere... vous voyez... Sophie...

SARGINES, pere.

Oui, je vois dans Sophie, dans ma niece, mon eſpoir, ma conſolation, le digne ſang des héros de ma race... & dans le fils qui devoit être la joie, l'orgueil de ma vieilleſſe, qu'y vois-je? Répondez.

SOPHIE.

Il eut des torts ſans doute, mais bien involontaires... & vous verrez qu'à préſent peut-être...

SARGINES, pere.

Vous l'avez toujours excuſé, Sophie; vous m'avez flatté ſans ceſſe d'un eſpoir qu'il n'a jamais réaliſé... Parle... es-tu digne de me nommer ton pere, & puis-je, ſans rougir; t'avouer pour mon fils?

PIERRE.

Oui, morgué, Monſeigneur, vous le pouvez... moi je ſuis ſa caution... Gni avoit de l'étoffe dans not' jeune homme, c'eſt qu'on n'avoit pas ſu s'y prendre...

SARGINES, pere.

Sophie, feroit-il vrai que le ciel eût enfin exaucé mes prieres ?... Sargines, l'espérance de te voir un jour digne de tes aïeux ne me feroit point ravie ? Viens, je vais l'éprouver... Tu trembles!...

SARGINES, fils.

Ah! l'humiliation...

SARGINES, pere.

Quoi! des larmes!... Un homme!

SARGINES, fils.

Ces regards févères... cette voix formidable...

SOPHIE.

Ah! foyez pere, & daignez lui en parler le langage.

SARGINES, pere.

Viens, il ne tient qu'à toi d'avoir un pere, un pere tendre; prouve moi que j'ai un fils, prouve moi que tu mérites & mon estime & ma tendreffe; viens me montrer des progrès dont je doute... Ah! Sargines!... cruel enfant... ici près, à Bovines, on va fe battre... ton Roi y fera... l'élite des Français... tous les fils des nobles, les fils de mes amis, de mes compagnons; mon fils feul n'y fera pas.

SARGINES, fils.

Ah, Dieu!

SARGINES, pere.

Un cheval, des armes, que l'on prépare tout... tu combattras cet écuyer... mon cœur brûle de te croire rendu à l'honneur; mais mes yeux ont befoin de s'en convaincre... Sargines, je t'attends; Sophie, viens me joindre avec lui... ma fille, oui tu l'es, car je ne puis renoncer au bonheur d'être pere. Tu as vu Montigny, tu fais maintenant l'intérêt que ton maître daigne prendre à toi; tu t'en montreras digne; va, l'inftant qui affurera ton bonheur, fera celui de ma félicité. (*Il remonte la montagne*).

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté SARGINES, pere.

PIERRE.

Allons, jarni goi, Monfeigneur,
Faut montrer qu' vous avez du cœur.

SARGINES.

J'ai donc perdu toute efpérance.

SOPHIE.

Comptez-vous pour rien ma conftance ?

SARGINES.

Montigny ne pourroit abattre
Ce cœur par la crainte agité.

SOPHIE.

Songez que vous allez combattre,
Et devant un pere irrité.

SOPHIE.	GENEV.	ISELLE.	SARGIN.	PIERRE.	CHŒUR.
Songez, &c.	Songez, &c.			Faut morgué faire le diable à quatre ; Et que l'écuyer ſoit frotté.	
		Contre qui va-t-il donc ſe battre ?			Contre qui va-t-il donc ſe battre.
C'eſt devant un pere irrité. Que vous allez bientôt combattre.	C'eſt devant, &c.	S'il alloit lui faire du mal.	Mon pere & ſa ſévérité ; Voilà tout ce qui peut m'abattre.	C'eſt devant, &c.	S'il alloit lui faire du mal.
C'eſt l'inſtant de la valeur.	Allons, Monſeigneur, C'eſt l'inſtant de la valeur.	Allons, d' Monſeigneur, Je vons admirer la valeur.	Quel moment pour mon cœur !	Allons, Monſeigneur, Montrez que vous avez du cœur.	Allons, d' Monſeigneur, Je vons admirer la valeur.
		(*à Pierre*). Quoi ! tout ce qu'il fait eſt votre ouvrage ?		Vous allez voir mon ouvrage.	(*à Pierre*). Quoi ! tout ce qu'il fait eſt votre ouvrage ?
		Nous allons voir comm' il ſe bat.		Vous allez voir com'il ſe bat.	Nous allons voir com'il ſe bat.
		Qui l'a donc inſtruit au combat ? Qu'eſt donc ſon maître de lecture ?		C'eſt moi.	Qui l'a donc inſtruit au combat ? Qu'eſt donc ſon maître de lecture ?
		Qui eſt ſon maître d'écriture ?		*en s'avançant vers Sargines.*	Qui eſt ſon maître d'écriture?
Voilà l'inſtant de la valeur.	Voilà l'inſtant de la valeur.		Rigueur d'un pere !	Qu'on choiſiſs' le meilleur cheval,	

			Inſtant fatal !	Suivez-moi dans notre arſenal, Je prendrois la meilleure épée, Lame bien fine & bien trempée.	
			Ah ! ſi mon pere comptoit ſur moi, Une armée, Contre moi ſeul animée, Ne me cauſeroit nul effroi, Je braverois mille ſoldats, Et leur fureur & le trépas.		
			Mais je ne puis braver l'outrage, Il m'abat, il me décourage.	Nous allons voir un beau tapage, Et l'écuyer ſera frotté. (*le geſte du poing*).	
Sophie y ſera ; de la fierté. Il faut ſavoir braver l'outrage. Sargines, mon ami, du courage.	Sophie y ſera ; de la fierté. Soyez, ſoyez plus affermi.	S'il alloit être maltraité ! Le pauv' petit, ce s'roit dommage.	De quoi peut ſervir la fierté, Contre un pere qui nous outrage ? Oui, je reprendrai ma fierté, Et je ſaurai braver l'outrage.	Avec moi s'il vouloit ſe battre ; Ah ! comme l'écuyer s'roit frotté ! (*On commence à s'approcher de Sargines* (.	S'il alloit être maltraité ! Le pauv' petit, ce s'roit dommage.
Du courage.	Du courage.	Du courage.		Du courage.	Du courage.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente un grand Salon antique, aux murs duquel ſont appendues différentes armures. Une ſtatue figurant Charlemagne, & ſiſe ſur un piédeſtal.

SCENE PREMIERE.

ISELLE, ISIDORE.

ISELLE.

MAIS, dis-moi donc, ous'que tu t'étois caché?

ISIDORE.

Dame! c'eſt qui diſiont tretous que not' bon Roi ne tarderoit pas à arriver, & moi qui ne l'ai jamais vu, j'ai couru ſur le chemin par ous'qui prétendions qui devoit paſſer ...

ISELLE.

Eh ben, conte-moi donc ça; l'as-tu rencontré? g'niavoit-il ben du monde avec lui? a-t-il bonne mine? qu'eſt-ce qui t'a dit?

ISIDORE.

Bah! il ne m'a rien dit.

ISELLE.

Et pourquoi donc ça?

ISIDORE.

C'eſt que je ne l'ai pas vu; je m'étois aſſis ſur une petite monticule d'ous que je pouvois voir de plus loin; j'ai attendu, & quand j'ai vu au bout d'une heure que je ne voyois rien, j'ai pris bravement mon parti. & je me ſuis en allé.

ISELLE.

Monſeigneur eſt arrivé.

ISIDORE.

Le pere de not' jeune maître?

ISELLE.

Eh! mon Dieu oui, & l'on ſe bat là-dehors.

ISIDORE.

Qui ça donc?

ISELLE.

Le petit Sargines.

ISIDORE.

Contre ſon pere?

ISELLE.

Eh! non ... contre un Ecuyer qui eſt fort comme tout, & Monſeigneur, qui tarabuſte toujours ſon fils, m'a fait tant de peine, que je n'ai pas pu y tenir.

Ah ! comm' il eſt méchant ſon pere !
Ah ! comm' il ſe met en colere !
Oh ! ſe fâcher pour rien,
Oh ! non, ça n'eſt pas bien.
Le pauvre enfant, tout fâché d'ça ;
Alloit frappant dé-çà, de-là ;
I ſe r'tournoit, i s'en alloit,
I revenoit, i s'déménoit,
Puis i pleuroit :
Grand peur j'avois
Qu'il n'eût quelque bleſſure.
Je frémiſſois,
Sur-tout quand je voyois
Voler en éclat ſon armure.
Monſeigneur ſon pere étoit là,
Qui n'étoit pas content de-çà.

ISELLE.	ISIDORE.
Oh ! comm'il eſt méchant, &c.	Oh ! comm'il eſt méchant, &c.

SCENE II.

PIERRE, ISIDORE, ISELLE.

PIERRE.

QUÉQUE vous faites-là ? qu'avez-vous à faire ici ? ... Décampez-moi au plus vîte... Pourquoi eſt-ce que je vous trouve toujours enſemble ?

ISELLE.

C'eſt que je nous ſommes rencontrés ſans le vouloir.

PIERRE.

Rencontrés dans ce ſalon ? ... & qu'y vient-il chercher ce petit vaurien-là ?

ISIDORE.

Monſieur Pierre, c'eſt que je paſſois en paſſant.

PIERRE.

Oui, j'paſſois, j'paſſois ... Ce n'eſt pas ici un paſſage ... La premiere fois que je te trouverai avec s'te petite fille... prends garde à toi... Ce mauvais ſujet ... avec ſon j'paſſois...

ISIDORE, *à part à Iſelle.*

Oh ! comme il eſt de mauvaiſe humeur donc.

ISELLE, *à part à Iſidore.*

C'eſt une malédiction, tous les peres aujourd'hui ſont comme ça.

PIERRE.

Allons, allons, tournez-moi les talons... Eh bien ! vous vous en allez enſemble ?

ISELLE.

Oh ! je nous quitterons à la porte.

(*Ils sortent à pas précipités, en se tenant très-pès l'un de l'autre*).

SCENE III.

PIERRE, *seul.*

ME v'là, morgué, ben chanceux. J'ai reçu de biaux complimens pour les talens de mon éleve... Si jamais je donne des leçons d'escrime... Le pauvre enfant ! il n'y a pas de reproches à lui faire cependant, excepté d'être tombé de cheval ; il est vrai qu'il ne l'auroit pas jeté à bas sans le petit coup de fouet dont l'a gratifié Monseigneur son pere, & auquel le pauvre animal ne s'attendoit pas plus que son cavalier, & ce maudit fossé dans lequel il s'est laissé cheoir tout de son long.... Mais convenons aussi que faut avoir le diable au corps, pour exiger d'un pauvre enfant comme ça de sauter un fossé de dix pieds de large, le dos chargé d'une armure qui pese deux cents livres, & sur-tout quand on s'entend crier aux oreilles : (Oh ! le paresseux ! oh ! l'efféminé, il ne sautera pas.) Le découragement vous gagne, on a beau prendre son escousse, le cœur n'y est plus ; on saute & l'on tombe ... c'est tout simple. Et ce maudit Ecuyer, qu'il n'a pas pu seulement entamer : dans les commencemens pourtant il y alloit de tout cœur .... Mais son pere me faisoit damner avec ces.... (Ah ! le mal adroit.... il se laissera battre.... Oh ! il sera battu...) & effectivement il l'a été, & devant Madame Sophie encore.

SCENE IV.

SARGINES, PIERRE.

SARGINES, *entrant avec toutes les marques du désespoir, & parlant à la cantonnade.*

NON, mon pere, n'imputez qu'á vous mon malheur ; c'est vous qui m'avez perdu.

Non, je ne puis supporter ma honte ;
Qu'elle est un pesant fardeau !
J'invoque la mort la plus prompte,
Mon seul asyle est le tombeau.
Toi, l'ame de ma vie,
Ma divine Sophie,
Je ne te ferai plus rougir,
Et pour jamais je vais te fuir.

Perdre le jour,
Voilà mon ſeul déſir ;
Mais mon dernier ſoupir
Eſt pour l'amour,
Sophie,
Eſt pour l'amour.
Non, je ne puis, &c.

PIERRE.

Allons, allons, prenez courage ; voilà de la conſolation qui nous arrive. (*Pierre s'éloigne en voyant entrer Sophie*).

SCENE V.

SOPHIE, SARGINES.

SOPHIE.

Ne me fuyez pas, mon ami, oſez revoir Sophie . . . Elle vient donner à Sargines les éloges que lui ont refuſé la prévention & l'injuſtice.

SARGINES.

Et vous auſſi ! vous inſuitez à mon malheur.

SOPHIE.

Vous inſulter, moi ! Et de quel malheur parlez vous ? de légers revers que l'on a provoqués, des reproches quand il falloit des encouragemens, des injures où l'on devoit des louanges ; tout cela, mon ami, prouve-t-il contre vous ? Non. . . votre ſenſibilité vous a trahi ; elle a produit en vous le découragement ; mais cette ſenſibilité même à mes yeux pour vous eſt un titre de plus : qui ne craint point la honte n'aimera jamais la gloire ; rendez-vous votre eſtime ; vous n'avez pas perdu la mienne.

SARGINES.

Ah ! Sophie, quel avenir m'eſt réſervé !

DUO.

SOPHIE.

Sargines, aux noirs préſages
Peut-il s'abandonner ?
La gloire a ſes orages,
Pourquoi s'en étonner ?

SARGINES.

Généreuſe Sophie,
Vous devez me haïr.
Pourrai-je aimer la vie,
Si je vous fais rougir ?

SOPHIE.

Non la mort n'eſt point un remede
Aux malheurs qu'on a pu parer.
Le mortel ſans courage y cede,
Le héros ſait les réparer.

SARGINES.

La mort eſt le ſeul remede
Aux malheurs qu'on n'a pu parer.

Il faut le forcer au retour.
Il faut mériter son amour.

T'élancer au fort des combats ;
Par le fer t'ouvrir un passage :
Tranquille au milieu du carnage
Braver les horreurs du trépas ;
Et le forcer, par tes travaux
D'admirer en toi les héros.

Avoir perdu le cœur d'un pere.
Il m'accable de sa colere.

M'élancer au fort des combats ;
Par le fer m'ouvrir un passage :
Tranquille au milieu du carnage
Braver les horreurs du trépas ;
Et le forcer par mes travaux,
D'admirer en moi le héros.

SOPHIE.

Il veut me parler, & m'a prescrit de l'attendre en ces lieux ... Séparons-nous, Sargines, ranimez votre courage & respectez en vous l'homme qui a mérité mon choix ... J'entends du bruit, c'est lui sans doute ... Eloignez-vous.

(*Sargines baise la main de Sophie & sort*).

SCENE VI.

SOPHIE, *seule.*

MON oncle voudroit-il abuser de son autorité sur moi, & seroit-il aussi rigoureux pour sa nièce, qu'il est injuste à l'égard de son fils ?

SCENE VII.

SARGINES, pere, SOPHIE.

SARGINES, pere.

MA fille... permets-moi ce doux nom ; ah ! je n'ai plus que toi qui puisse me tenir lieu de ce que j'ai perdu ; tu viens d'être témoin de ma douleur, de ma honte, tu l'as vu, tu n'en peux douter ; je n'ai plus de fils.

SOPHIE.

Vous en avez un, Seigneur, qui sent assez vivement pour succomber à la seule idée du mépris dont l'accable son pere... Oui vous avez un fils qu'un mot de votre bouche, que le plus léger éloge eût rendu invincible ou fait opérer des prodiges à celui de qui l'on paroît en attendre.

SARGINES, pere.

Cessons de parler de lui. Sophie, le Roi s'est expliqué de ses projets sur vous. Montigny brûlant d'être votre époux, est autorisé de l'aveu de son maître.

SOPHIE.

Je n'aurois pas cru le mien moins essentiel à obtenir.

SARGINES, pere.

L'amour sera le fruit du temps & de l'estime : enfin, Sophie, le Roi l'exige, & moi dont vous devez respecter les droits, je vous l'ordonne.

SOPHIE.

L'autorité du monarque & les droits d'un oncle sur moi sont incontestables, & je les respecte ; mais ils ne s'étendent pas sur des sentimens indépendans . . . même de notre volonté.

SARGINES, pere.

Que dites-vous ? eh quoi ! votre cœur ? . . .

SOPHIE.

Il n'est plus à moi.

SARGINES, pere.

Quel aveu !

SOPHIE.

Et pourquoi dissimuler un sentiment qui jamais ne me fera rougir ?

SARGINES, pere.

Nommez, nommez l'objet que ce cœur audacieux . . .

SOPHIE.

J'ai pu vous révéler d'un tel mystere ce qui m'en appartient; le reste est le secret d'un autre, je n'en puis disposer.

SARGINES, pere.

C'en est donc fait, je n'ai plus de fils, & je viens de perdre le seul bien qui m'attachoit à la vie. J'ai donné ta parole au Roi. . . . Tu m'avilis, tu me forces à rougir aux regards de mon maître... mais tu ne jouiras pas long-temps de mon opprobre & de mes douleurs. L'ennemi m'attend, je cours au-devant de ses coups, & je saurai trouver la gloire & la fin de mes maux lorsque ton cœur médite & ma honte & mon désespoir.

SOPHIE.

O mon bienfaiteur ! ô mon pere ! . . . révoquez cette horrible menace . . . plutôt arrachez-moi la vie.

SARGINES, pere.

Laissez-moi, laissez-moi . . .

(*Il sort*).

SCENE VIII.

SOPHIE, *seule.*

EH quoi ! je serois la cause de sa mort, & ce seroit le prix de ses bienfaits !

SCENE IX.

SARGINES, fils, SOPHIE.

Duo.

SARGINES, fils.	SOPHIE.
O ciel ! Sophie, dans quel état mon père	O ciel ! qui voyez sa colere,
Vient-il de vous quitter !	Ai-je donc pu la mériter ?
Ah ! rassurez Sargines ;	Il court aux plaines de Bovines ;
Parlez, quel est mon sort ?	Il y cherche la mort.
Fureur extrême !	Il sait que j'aime.
Ah ! quel aveu vous avez fait !	
Ah ! Dieu, ce n'est pas pour moi-même	Non, j'ai caché ton secret :
Que je crains sa fureur extrême ;	Je ne crains sa fureur extrême
Je la crains pour vous & pour lui.	Que pour vous & pour lui.
Il court aux plaines de Bovines ;	Il court aux plaines de Bovines ;
Il y cherche la mort.	Il y cherche la mort.

ENSEMBLE, *avec explosion.*

Grand Dieu ! . . . c'est ta voix qui m'inspire . . .
Courons, je vole sur ses pas,
Je le suis au milieu des combats.

SARGINES.	SOPHIE.
Adieu, tendre Sophie,	Souviens-toi de Sophie
Je t'ai donné ma foi.	Qui te donne sa foi ;
Ton amant peut perdre la vie,	Elle pourra perdre la vie,
Mais non l'amour qu'il a pour toi.	Mais non l'amour qu'elle a pour toi.
Adieu, adieu.	Adieu, adieu.

CHŒUR DE PEUPLES, *derriere le théâtre.*

Vive le Roi !

SARGINES, fils, & SOPHIE.

O ciel ! qu'entends-je !

SCENE X.

CHŒUR, *toujours derriere le théâtre.*

O DOUCE ivresse !
Quelle allégresse !

Il paroît à nos yeux,
Ce Prince glorieux.
Qu'il ſoit vainqueur;
C'eſt le vengeur,
L'eſpoir du bonheur
De la France.
Vive le Roi! vive le Roi!

SCENE XI.

PHILIPPE-AUGUSTE, SARGINES, pere, SARGINES, fils, SOPHIE, TOUS LES SEIGNEURS de la ſuite de Philippe. SOLDATS qui accompagnent le Roi., GENS de la maiſon de Sargines, PAYSANS, PAYSANNES.

PHILIPPE.

OUI, mon ami, oui, brave Sargines, demain l'état ſera ſauvé, où nous ſerons tous enſevelis ſous ſes ruines... Que j'aime à vous voir raſſemblés tous autour de moi... Mes enfans... mes chers enfans, nous allons courir la même fortune, les dangers ſont égaux pour tous, le ſort peut tomber ſur vous, je n'en ſuis pas exempt; mais ſi je ſuccombe, je veux avoir au moins la douceur de preſſer une fois mes bons, mes fidèles amis, mes braves ſerviteurs contre ce cœur qui les aime.

SARGINES, pere.

O mon auguſte maître! nous périrons tous avant que l'on parvienne juſqu'à vous.

PHILIPPE.

Où eſt ton fils, brave Sargines, je veux le voir... tu te plains de lui, je veux te prouver que tu as tort... Où eſt-il?

SARGINES, pere, *rougiſſant.*

Le voilà.

PHILIPPE.

Il eſt bien... Approche, mon fils, ne crains rien: tu trembles... as-tu peur de moi? Va, je ne veux inſpirer de l'effroi qu'aux ennemis de ma patrie: mais je veux être l'amour de mes ſujets... Quel eſt ton âge?

SARGINES, fils.

Vingt ans.

PHILIPPE.

Et tu n'es pas encore Page?

SARGINES, pere.

Eh! voilà ma honte.

PHILIPPE.

Tais-toi, ne l'intimides pas; ce n'eſt pas ainſi qu'il faut s'y prendre... Sais-tu que j'ai beſoin de toi?... Oui, mon fils, j'ai beſoin de toi: les braves me ſont néceſſaires. Au moment d'un combat ne ſens-tu pas là quelque choſe qui te dit que ce n'eſt pas ici ta place?... Ne rougis tu pas au fond du cœur de n'être pas armé chevalier?

SARGINES, fils.

J'ai cru .... qu'on n'avoit pas besoin de l'être pour savoir mourir.

PHILIPPE, *à Sargines pere.*

Tu t'es trompé sur ce jeune homme ; il est brave, moi je te réponds de lui. Leve, leve les yeux sur moi.... Je suis l'ami de ton pere, quand tu voudras je serai le tien ... Il n'est que timide... Il a dans le maintien une noblesse... Ses yeux ont un feu... Je te dis, moi, qu'il n'est que timide, mais son ame a de l'énergie ; aime-le ... aiguillonne son orgueil, mais ne le décourage pas ; (*Il apperçoit Sophie*). Ah ! Madame, pardon, je ne vous avois pas vue... Qu'elle est belle !... On a dû ce matin vous rendre de ma part une lettre, Madame.

SOPHIE.

Sire...

PHILIPPE.

Celui que j'en ai chargé me devroit-il son bonheur & le vôtre ?

SOPHIE.

Sire, Votre Majesté me permettra...

PHILIPPE.

Oui, je comprends, je comprends.... tant de témoins.... (*Il s'approche d'elle, & lui dit à demi-voix*) : Nous nous reverrons après la bataille ... je l'espere au moins, nous nous reverrons, & je n'oublierai rien pour vous intéresser en faveur du loyal, du brave Montigny que j'aime... & que je désire que vous aimiez.

SOPHIE, *à part, en sortant.*

Grand Dieu ! fais que ma force égale mon courage.

PHILIPPE.

Allons, mes braves compagnons, les armées sont en présence, ne laissons pas aux ennemis la gloire de nous prévenir ; ils ne sont déjà que trop orgueilleux, & sur-tout je vous recommande mon loyal ami le Comte de Flandres, ce fidèle vassal, ce brave & digne Chevalier, qui, par prudence, se range toujours du parti qu'il suppose le plus fort.

SARGINES, pere.

Quoi, Sire ! tant de sang-froid & de gaieté au moment d'un combat décisif ?

PHILIPPE.

Ce sont des Français que j'y mene ; ils défendront leur pere, & je combattrai pour mes enfans.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DESBARRES.

PHILIPPE.

Eh bien ! brave Desbarres, que viens-tu m'annoncer ?

DESBARRES.

Sire, on apperçoit des mouvemens dans l'armée ennemie ; l'aile

gauche que commande le traître Ferrand, le déloyal Comte de Flandres, paroît s'étendre & gagner les hauteurs.

PHILIPPE.

Marchons, mes amis... Voici l'instant de délivrer la France, & de la couvrir de gloire. (*à Sargines fils*). Adieu, mon fils, nous nous reverrons, & pour qu'il te souvienne de moi, après Dieu, le Roi de France te fait écuyer : garde mon épée.... tu me prêteras la tienne, brave Sargines, je ne perdrai pas au change.

SARGINES, pere.

Ah! Sire... mon désespoir est de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour un si bon maître... Quand il naquit j'avois osé me dire :... & lui aussi il mourra pour son Roi.

SARGINES fils, *faisant un mouvement & s'arrêtant.*

Mon pere, ne jugez pas encore votre fils.

PHILIPPE.

Allons, mes enfans... Arrêtez, arrêtez... voilà l'image de Charles le Grand, le plus vaillant, le plus grand Roi qu'ait illustré notre patrie. Généreux Français, je dépose à ses pieds ma couronne; s'il est quelqu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que moi de porter ce premier diadême du monde, nommez-le... & je suis prêt à lui obéir.

(*Seigneurs, Peuples, Soldats se jettent aux genoux de Philippe, & chantent en chœur*).

Vive Philippe!
Vive le Roi!

PHILIPPE, *reprenant son casque, qu'il avoit déposé aux pieds de la statue.*

Eh bien! si vous ne me croyez pas indigne de vous commander, suivez-moi, & songez que vous avez à défendre aujourd'hui votre Roi, vos familles, vos biens & l'honneur de la France.

LE CHŒUR, *en suivant le Roi.*

PHILIPPE.	LES SEIGNEURS & LES SOLDATS.
Marchons, marchons, amis, courons à la victoire : Déjà mon cœur répond de vos succès. Marchons, braves Français.	Marchons, amis, courons à la victoire ; Déjà nos cœurs répondent du succès. Marchons, braves Français.

LES FEMMES & LES PAYSANS.

Marchez, amis, courez à la victoire ;
Déjà nos cœurs répondent du succès.
Marchez, braves Français.

(*Pendant l'entr'acte, on entend par momens le tambour dans l'éloignement*).

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une campagne, terminée, sur un des côtés & dans l'éloignement, par un village. On entend le bruit des armes, le tambour, les trompettes, les timbales ; on voit de moment en moment passer des pelotons de Soldats, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs. On apperçoit dans le lointain, des troupes qui sortent en désordre du village, poursuivant des Paysans, hommes, femmes, qui fuyent devant eux. Bientôt la flamme s'élance des toits de plusieurs maisons ; des femmes, des vieillards, des enfans s'arrachent avec peine aux feux qui les environnent. On découvre des meres qui tiennent leurs enfans renversés sur leur sein, des fils portant leur pere, des peres entraînant hors des chaumières enflammées, leurs femmes & leurs meres expirantes. Le fond du Théâtre doit peindre toute l'horreur d'un pillage & d'un incendie.

SCENE PREMIERE.

(*Les Soldats passent avec des flambeaux, en plusieurs troupes, & à diverses distances*).

PAYSANS & PAYSANNES.

CHŒUR.

(*Les hommes s'avancent seuls ; les femmes restent*).

Dieu de vengeance,
Prends notre défense ;
Soutiens l'innocence :
Nos biens sont ravis,
Nos murs sont détruits.
Pleurons nos parens,
Pleurons nos amis.

(*Les femmes s'avancent à leur tour, & chantent à genoux. Les hommes vont autour de leurs maisons*).

Vois nos larmes,
Nos alarmes.
O Dieu, laisse-toi fléchir.
L'innocence,
Sans défense,
Par leurs coups va donc périr !
Ce n'est qu'à ta clémence
Que nous avons recours.

(*L'incendie augmente, ainsi que la lumière qui vient de loin*).

(*Les hommes revienent & chantent*).

Nous implorons ton secours.

PAYSANS, PAYSANNES, plusieurs MERES & ENFANS.

(On entend le bruit des armes dans la coulisse, ce qui force les femmes qui étoient à genoux de se lever).

Dieu de vengeance, &c.

LES ENFANS.

Ne m'abandonne pas.

LES MERES.

Moi ! vous abandonner !

LES ENFANS.

Ma mere, ô ma mere !

LES MERES.

Mes enfans !

(Ici la flamme s'éleve plus fort des maisons embrasées).

TOUS.

(Le tambour roule).

O ciel !
Sois notre appui.
Hélas ! hélas !
De nos douleurs
Entends le cri,
Hélas ! hélas !
Ne m'abandonne pas.
Fuyons, fuyons.

(Sur le cri, ô ciel ! on voit tomber des maisons. Ils courent tous éperdus).

(Ils prennent la fuite, en voyant entrer sur le Théâtre, Anglois, Français, Allemands, se poursuivant & s'égorgeant. Philippe-Auguste paroît, se défend seul contre une foule d'assaillans ; un soldat l'atteint vers la gorge au défaut de la cuirasse, avec un javelot à double crochet. il le tire avec violence & le terrasse. On apperçoit à quelques pas, au milieu du Théâtre, Galon de Montigny, portant la banniere royale semée de fleurs de lys, que d'une main il agite en l'air pour demander du secours, tandis que de l'autre il veut écarter à coups de sabre ceux qui l'empêchent de joindre le guerrier terrassé. Un soldat cuirassé à la légere, mais visiere baissée, arrive, voit le Roi prêt à périr sous les coups dont on l'accable ; il se précipite, écarte avec son glaive les ennemis les plus acharnés, jette un cri terrible, couvre de tout son corps le corps de Philippe, se bat encore, & reçoit tous les coups que l'on porte à celui qu'il défend. Galon de Montigny parvient à se débarrasser des soldats acharnés après lui ; il arrive près du Roi, & secondé du jeune guerrier, il l'aide à se relever ; au fond du Théâtre, on voit un guerrier désarmé & entraîné par des soldats ; il tombe & va périr. Un autre guerrier arrive, terrasse un des assaillans, lui arrache son épee, la remet au Chevalier vaincu, & tous deux mettent en fuite les ennemis vainqueurs l'instant d'avant. Ils courent vers le groupe du Roi au moment même où il se releve, où des troupes Françaises arrivent & achevent de disperser les ennemis ; le Roi tient dans ses bras son libérateur, & le vieux guerrier le tien par la main.)

SARGINES, pere, *reconnoît le Roi, court se jeter à ses pieds, en criant :*

C'est vous ! ô mon Roi ! vous vivez !

GUILLAUME DESBARRES *arrive, couvert de sang & de poussiere; son armure est en pieces, sa tête est nue; il dit au Roi:*

Ah! Sire, vous voilà... c'est vous, Sire, on m'avoit dit... Mais vous vivez, vous vivez, & vous êtes vainqueur, tout fuit, tout est dispersé, jamais victoire ne fut plus complette; entendez-vous ces cris? Montrez-vous à votre armée triomphante, venez jouir de nos transports & de votre gloire.

PHILIPPE.

Ah! Desbarres... voilà mon sauveur... Qui es-tu?... ne mets point de bornes à ma reconnoissance; qui es-tu? fais-moi connoître mon libérateur.

(*L'Inconnu lui montre pour toute réponse une épée*).

PHILIPPE, *se jettant dans les bras de Sargines, pere.*

Mon épée... c'est ton fils.

SARGINES, pere.

Sargines!....

SARGINES, fils, *se jettant aux genoux de son pere.*

Mon pere, ne haïssez plus votre fils.

SOPHIE.

Et voilà mon choix justifié!

(*Le Roi lui ote son casque, ses longs cheveux tombent sur son armure*).

SCENE DERNIERE.

PHILIPPE ET LES DEUX SARGINES, SOPHIE.

SOPHIE, *tombant aux pieds de Sargines, pere.*

FORCÉE de désobéir à mon Roi, qui disposoit de ma main quand mon cœur n'étoit plus à moi; menacée par vous d'être la cause de votre mort, j'ai voulu périr où défendre vos jours; vous vivez... il ne reste plus quà pleurer le malheur de déplaire à mon maître, votre colere que j'ai méritée, & l'inutilité d'un amour dont rien ne pourra triompher.

PHILIPPE,

Vous aimez, Sophie, & vous avez craint de m'avouer votre tendresse, & le nom de celui qui l'avoit fait naître. Puisque vous l'aviez choisi, il ne pouvoit être indigne de vous.

SARGINES, fils, *aux genoux de son pere. Entre lui est le Roi, parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.*

Je lui dois tout; elle a éclairé, aggrandi mon ame; je lui dois de penser, de sentir; je lui dois ma valeur, & le bonheur d'avoir pu exposer ma vie pour un maître que j'adore,

SARGINES, pere.

Sire, vous pleurez.

PHILIPPE.

Est-ce que tu crois que les Rois n'ont pas un cœur. Montigny, vous l'avez entendu.

MONTIGNY.

O mon maître, mériterois-je les ſentimens dont vous m'honorez, ſi je ne ſacrifiois mon amour au reſpect, à mon devoir, à la reconnoiſſance ?

PHILIPPE.

Soyez unis, ſoyez heureux.

SARGINES, pere.

Mes enfans, mes chers enfans !

CHŒUR GÉNÉRAL.

PHILIPPE.	GUERRIERS.
Chantez la France & ſa victoire,	Chantons, célébrons
	Philippe & ſa victoire ;
Chantez, célébrez	Chantons, célébrons
Et la France & ſa gloire.	Et la France & ſa gloire.

SARGINES, fils, & SOPHIE.

C'eſt à Philippe, à ſa vaillance
Que nous devons notre bonheur;
Son bras vainqueur
Sauve la France,
Dont il eſt l'amour & l'honneur.

TOUS.

Chantons, célébrons
Philippe & ſa victoire ;
Chantons, célébrons
Et la France & ſa gloire.

LES PAYSANS & les PAYSANNES, *ſeuls, ſe montrent, & s'approchent du Roi.*

O notre maître, ô notre pere !
Regardez nos murs démolis ;
Les ennemis, dans leur colere,
Les ont brûlés, les ont détruits.
Ayez pitié de nos misères :
Ici repoſent nos parens.
Ah ! de la cendre de leurs peres
Ne ſéparez point les enfans.

PHILIPPE, *avec chaleur.*

Oui, vous aurez ces biens
Que d'avides guerriers
Ont détruit par les feux,
Ont ravi par les armes.
Je déteſterois mes lauriers,
S'ils devoient vous coûter des larmes,
Peuple, cher à mon cœur,
Objet de tant d'alarmes,
De la paix, du bonheur
Goûtez les charmes.

TOUS.

Chantons, célébrons
Philippe & ſa victoire;
Chantons, célébrons
Et la France & ſa gloire;
Chantons, célébrons
Philippe & ſa victoire;
Chantons, célébrons
Sa vaillance & ſa gloire.

FIN.